

LE CHIEN DU MAIRE

J'étais venu passer mes vacances d'étudiant dans un village de l'Est chez un de mes oncles, médecin qui, par profession et par dévouement, battait sans cesse les routes pour le service de ses malades. Mon oncle était un praticien un peu rude, mais gai d'esprit et de cœur généreux ; je ne manquais pas de l'accompagner, heureux de pouvoir visiter avec lui ces cantons pittoresques tout en profitant de sa bonne humeur et de sa connaissance exacte du pays.

Sa maison s'élevait tout au centre du village, si bien qu'à chacune de nos sorties, nous étions salués au passage par les bonnes gens qui, du seuil de leur porte ou du fond de leur boutique, s'empressaient de nous adresser leur bonjour respectueux. Mon oncle répondait à ces politesses, selon qu'il voulait y paraître sensible, avec plus ou moins d'insistance bienveillante, mais constamment son meilleur sourire et son geste le plus affable étaient réservés au plus ancien du village, un grave bonhomme que nous retrouvions régulièrement assis sur un banc au soleil et gardant un poupon dans un chariot.

"Salut, père Barré, salut ! criait joyeusement mon oncle, qui se tournait vers moi pour ajouter : Celui-là, c'est un brave."

Mais nous étions aussitôt interrompus par la grosse voix du maréchal qui, de la maison voisine, nous adressait quelque apostrophe de sa façon :

"Paraît qu'ils veulent se moucher trop fort à Berlin ; nous leur essuierons le nez cette fois, monsieur le docteur."

Et, pour soutenir son dire, le maréchal l'accompagnait de deux ou trois ricanements farouches. "Ils veulent se moucher trop fort", cela signifiait qu'à propos d'incidents sans conséquence, une polémique agressive venait d'être entamée

par les journaux allemands contre la France ; or, grand lecteur de gazettes, politicien de village, le maréchal ne laissait passer aucune occasion de manifester ses incartades patriotiques.

"Encore un brave, dis-je à mon oncle.

— Oh ! des braves, il n'en manque pas dans nos régions.

— Sans doute, mon oncle, et votre maréchal m'en paraît être un exemple. On le croirait toujours prêt à partir pour reprendre l'Alsace, lui tout seul."

Mon oncle hochait la tête, grommelait d'une manière bourrue quelques mots, dont je crus saisir à peu près le sens. "Tout ça, ça ne vaudra jamais le père Barré."

De fait, le père Barré, bien qu'il fût déjà sexagénaire au moment de la guerre, avait vaillamment pris part à la résistance. Quelques années plus tard, blessé en organisant un sauvetage dans un incendie, il avait dû supporter la plus douloureuse opération. Ayant refusé qu'on l'endormît, tandis que mon oncle lui fouillait un os cassé pour y chercher les esquilles, il ne proféra pas une plainte, n'eut pas le moindre soubresaut. Mon oncle ne se rappelait pas avoir jamais été témoin d'une telle force de caractère.

Quant au maréchal, ancien soldat, il se trouvait en Afrique lors de l'invasion, et pendant cette année de luttes et de désastres il n'avait brûlé de cartouches qu'au polygone d'Alger pour l'école de tir, ce qui ne l'empêchait point de parler des batailles de l'Est, comme s'il les avait dirigées en personne. Maréchal ferrant n'est pas maréchal de France, dit la chanson, mais c'est maréchal tout de même, et, par ses façons martiales, ses belliqueux discours, celui-là s'était fait un renom de matamore au village. Il marchait dans la rue, comme s'il allait du même pas défoncer les frontières allemandes, et l'on citait de lui certain trait digne des âges romains.

Un jour, plaisantant avec quelques paysans autour d'une ratière où s'était pris un rat, il avait ouvert la porte, laissé sortir la bête qu'il avait rattrapée sous son pied, puis saisie par le dos et tuée d'un coup de dents à la croquette : "Voilà comme on leur mangera la tête," s'était-il crié tout glorieux en étendant la main dans la direction d'Outre-Rhin.

Ce ne fut pas son seul exploit ; mais je rappellerai seulement le plus populaire, son coup d'éclat.

Le maire du village possédait un grand mâtin, et l'avait surnommé Bismark ; c'était une fantaisie d'un goût assez douteux ; toutefois le mâtin

se trouvait être un solide molosse, peu commode, et justifiait assez bien son nom ; on le redoutait et même par peur on le respectait. Or le maréchal l'avait rencontré vaguant à travers le village et, l'ayant attiré chez lui par quelque appât de viande et là s'en rendant maître par ruse, il l'avait muselé d'abord, puis affublé d'un casque à pointe, un casque prussien, vieux débris de la guerre retrouvé dans un grenier. Ce Bismark muselé eut un prodigieux succès de spectacle dans le village ; mais le mâtin gardait rancune, et si son maître n'eût pris soin de le maintenir dorénavant à la chaîne, il aurait profité de la première rencontre pour étrangler son insulteur.

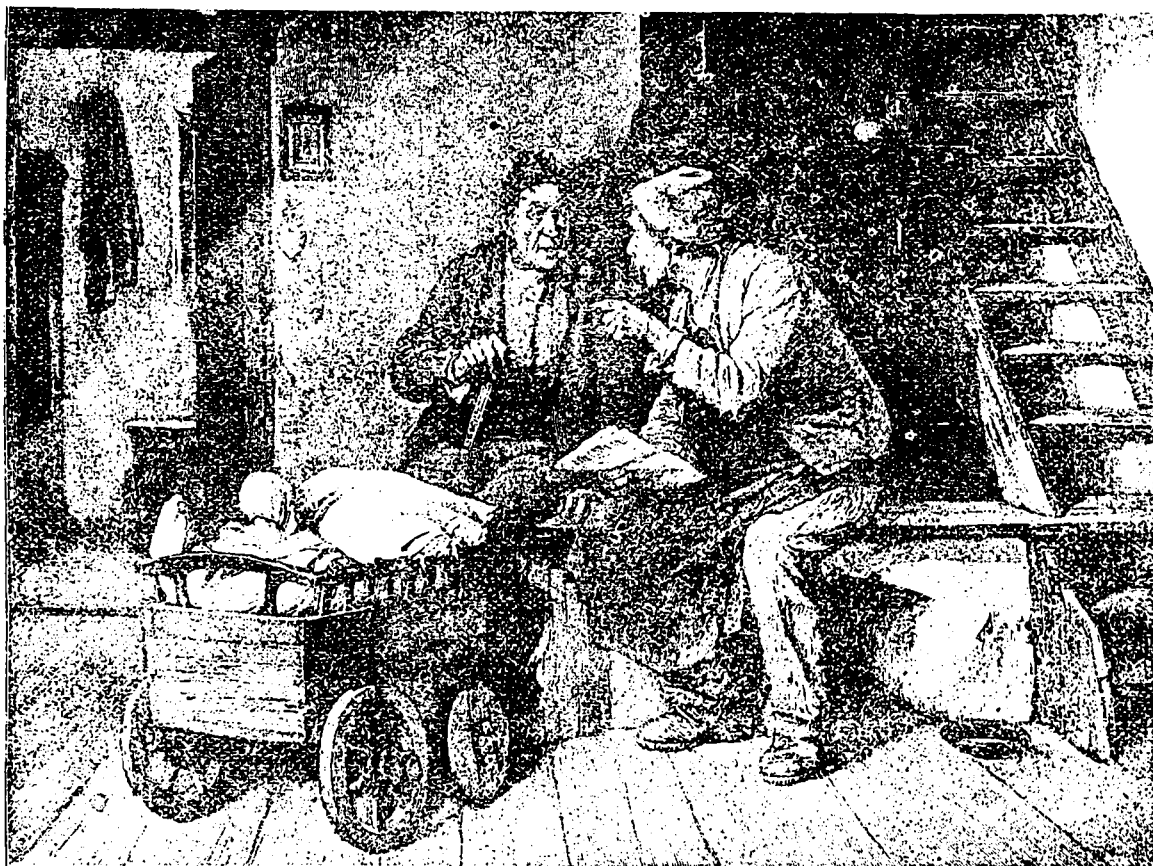
Pendant les premiers jours qui suivirent, le maréchal, en paraissant sur la place, arquait les jambes, arrondissait les bras, fermait les poings pour faire mentir de ne rien craindre, mais, au dire de mon oncle, c'est qu'il savait l'adversaire réduit à l'incapacité de nuire. Toutefois, je dois reconnaître que mon oncle jugeait du courage des gens en médecin, c'est-à-dire sur leur force de résistance à la douleur, et par malheur, certain jour que le maréchal avait à se laisser ouvrir un panari, voyant approcher la lancette, il s'était évanoui. Dès lors, dans l'esprit de mon oncle, ce vantard n'était plus qu'un poltron. J'avoue que ce jugement me semblait excessif.

A force d'entendre proclamer les rares mérites du père Barré, je m'étais gagné d'intérêt en sa faveur et je lui rendis une ou deux visites. J'espérais obtenir de lui le récit de sa conduite au temps de la guerre et peut-être en tirer le sujet d'un conte, que j'écrirais tôt ou tard. Je ne parvins pas à le rencontrer seul et, chaque fois, le maréchal était là devisant en voisin, assis sur le banc au soleil et tenant quelque gazette dans une main. De l'autre main, tendant l'index, à la façon des paysans, il démontrait son dire :

"Voyez-vous.

père Barré, c'est dans le métier ; ça ne s'apprend qu'au régiment de croquer les rats. Vous, vous étiez dans les grandes instructions ; ça peut faire des savants, mais des courageux, je vous le défends."

Le vieux grand-père était en effet ancien maître d'école, mais, outre les "grandes instructions," sans doute avait-il appris la bienveillance et la résignation ; car de l'air le plus convaincu, sans même répliquer, il écoutait les théories insidieuses dont son voisin s'efforçait de l'accabler. Par intervalles seulement, il ramenait les yeux vers le chariot où dormait son poupon.



Le maréchal discourait (P. 9, col. 2.)

Jamais je n'avais vu le bon papa sans le chariot ni le chariot sans le poupon. C'était un arrière-petit-fils, ce poupon ; la petite fille du père Barré, tout récemment veuve, partait dès le matin en journée et le grand-papa restait le gardien vigilant de ce dernier-né, seul survivant mâle d'une longue descendance. Poupon chéri, gage sacré, le vieux grand-père ne s'en séparait pas et toute sa joie, toute sa tranquillité consistaient à tenir l'enfant sous le regard et le chariot dans la main.

Vint la fin des vacances ; le milieu d'octobre approchait et, dans ces pays de montagnes, le froid descendait déjà. Lorsque je fis ma visite d'adieu au père Barré, je le trouvais non plus sur le banc du seuil, mais au fond de sa chaumière près du grand poêle, et, dans le chariot, le poupon tout enroulé sous des couvertures mordillait ses éedrons. Inévitablement assis près du vieux, discourait son voisin le maréchal qui tendait l'index et tenait la gazette. Il développait d'ailleurs son thème favori :

"C'est temps de les museler, père Barré, comme j'ai muselé Bismark..."

Je me permis de l'interrompre pour lui faire part d'une nouvelle qui, précisément, intéressait le chien du maire. Le mâtin présentait depuis deux jours des signes de malaise assez grave. Avant de sacrifier un bel animal qu'il aimait, le maire voulait se réserver le temps de consulter un vétérinaire ; mais mon oncle, dont l'avis avait été réclamé, n'hésitait pas. Symptômes rabiques ; le coup de fusil est l'unique remède.

Bismark enragé ! le maréchal ne parlait de rien moins que d'aller le combattre en un corps à corps et de l'assommer du premier coup de poing. Depuis longtemps il n'avait pas eu l'occasion de signaler sa vaillance, et vraiment n'était-ce pas à lui qu'appartenait la gloire d'abattre un si rude adversaire ; puis, comme pour se préparer à ce nouvel exploit et pour s'exalter de son propre enthousiasme, il reprit avec plus de vigueur :